

La Fugue

La culture

« La culture est le souvenir d'un parfum dans un flacon vide » Jean Guittou



**Entretien
exclusif
avec Michel De
Jaeghere, directeur
du Figaro Histoire**

SOMMAIRE

L'édito

Par Alban Smith

La culture va mal. Et ce n'est pas seulement parce qu'elle est bâillonnée d'un masque. De notre temps, il en est fait une étrange conception. En ce qui concerne l'art, le goût occidental bascule vers "un goût omnivore" (Richard Peterson). Cette omnivorité signifie que le snobisme intellectuel – qu'il est si souvent jouissif d'exprimer – glisse vers une tendance à apprécier « *tout un éventail d'expressions populaires et folkloriques* ». De la banane scotchée au mur d'un musée de Miami, au Street Art, en passant par les étranges formes colorées plus ou moins accueillantes dans nos villes, tout n'est pas beau à prendre chez les nouveaux snobs omnivores que nous sommes devenus. Les artistes ont voulu incarner cet art qui peut tout se permettre lors de la dernière cérémonie des César. Corinne Masiero s'y est essayée, a raté mais l'art c'est l'art donc « *Rends nous l'art Jean* ». Quelques jours plus tard, la réponse du Premier ministre ne manqua pas d'ironie : « *Il me semble qu'il y a eu des cérémonies, peut-être, de meilleure tenue* ». Dans une semaine se joueront les Oscars, les César n'ont qu'à aller se rhabiller.

4

HISTOIRE

Voyage au pays de l'inculture

8

LITTÉRATURE

Notre-Dame de Paris : quand le patrimoine littéraire défend le patrimoine architectural

11

HISTOIRE DE L'ART

L'assembleur d'images

16

PHILOSOPHIE

La culture pour vivre

20

ACTUALITÉ

La culture se meurt de ceux qui la font

23

ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC

Michel De Jaeghere

28

NOS COUPS DE CŒUR ...

Les forges de Vulcain

Conversations après un enterrement

Chassez la culture par la porte

RÉDACTION

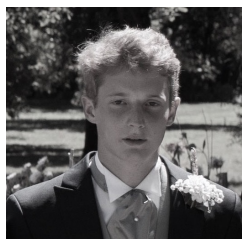


Alban Smith
Cofondateur
Responsable des
entretiens



Histoire

Hervé de Valous
Cofondateur
Rédacteur



Philosophie

**Emmanuel
Hanappier**
Rédacteur



Littérature

Ombeline Chabridon
Rédactrice



Histoire de l'Art

Olivia Jan
Rédactrice



Actualité

**Alain d'Yrlan
de Bazoge**
Rédacteur



Aliénor Brochot
Secrétaire de rédaction



**Pauline
Doutrebente**
Responsable communication



Inès de Sevelinges
Maquétiste



Ysende Debras
Responsable brèves

Ont également collaboré à ce numéro : **Lucie Mottet, Claire, Charlotte Chomard.**

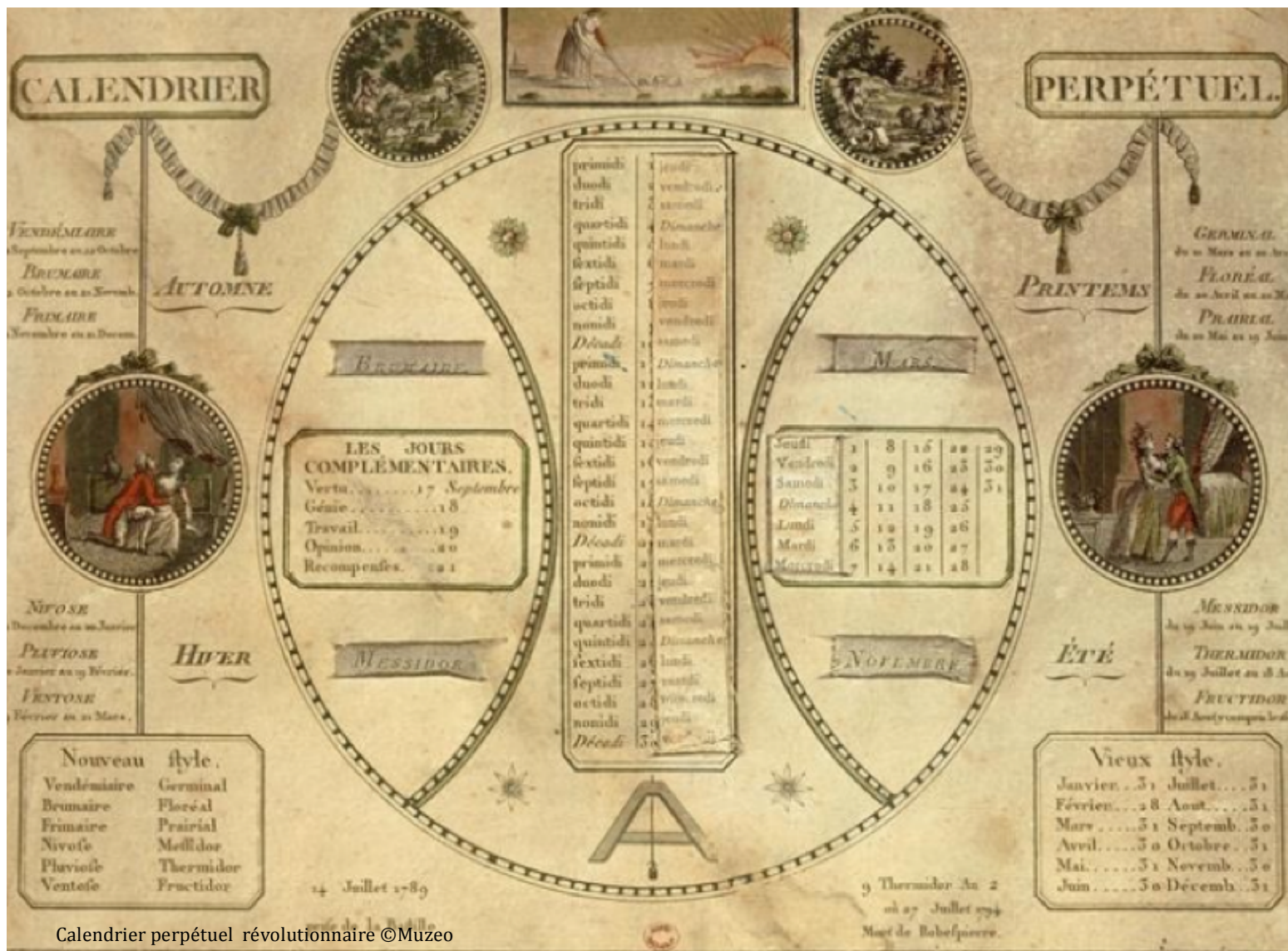
Voyage au pays de l'inculture

Par Hervé de Valous

Qu'est-ce que la culture sinon la fille de l'Histoire ? L'une découle de l'autre de manière naturelle, lente et certaine. De ce fait, depuis Hérodote, les civilisations ont à cœur de célébrer les grands événements historiques qui fondent leur assise culturelle.

A l'âge d'or du communisme, l'URSS avait compris, mieux que quiconque, l'enjeu de la mémoire et de l'Histoire pour les peuples et les régimes. Staline est resté célèbre pour avoir effacé des photos officielles des opposants politiques, comme Trotski par exemple. L'oubli étant l'arme de destruction la plus efficace en vue de réécrire l'Histoire. Mais les bolcheviques n'ont rien inventé : la France, une fois de plus, a été avant-gardiste en la matière. Au moment de la Révolution française, une volonté d'*omerta* s'abat sur les reliques de l'Ancien Régime : les blasons et armes de France sont grattés ou détruits, la nécropole royale de Saint-Denis profanée et vandalisée, les derniers témoins officiels de la monarchie passés au « *rasoir national* » ; enfin, un calendrier qui

redémarre en l'An I. Avant ? il ne s'est rien passé. Pendant 1 000 ans, c'était l'an zéro. « *Du passé il faut faire table rase* » dit la chanson : quoi de plus facile que de réinventer ou de nier une culture lorsque le passé n'est plus qu'une feuille blanche ? Nous aimerions que ces méthodes soient seulement réservées aux dictatures ou aux périodes de guerres civiles, mais l'actualité politico-culturelle de la France tend à manifester une tout autre réalité. Un appareil étatique et idéologique est en train de broyer et de réinterpréter l'Histoire de France au mépris des protestations des universitaires. Ce qui ne plaît pas est évité ou réécrit. « *Du baptême de Clovis au Comité de Salut public, j'assume tout* » affirmait avec force Napoléon. De l'eau a coulé sous les ponts puisque l'ironie du sort veut que



Calendrier perpétuel révolutionnaire ©Muzéo

nos politiciens n'assument même plus celui qui prononça cette phrase.

Ils ont tué Napoléon

Les membres du gouvernement français se débinent depuis quelques semaines, les ondes radios et télévisuelles sont inondées de leurs reculades face à l'approche d'un événement de taille : le 5 mai prochain, nous célébrerons les 200 ans de la mort du plus célèbre des Français. Tous les prétextes sont bons pour jeter un voile pudique sur l'Empereur : misogyne, raciste, liberticide, tout le lexique de l'anachronisme historique tourne à plein régime. Qu'importe qu'il soit à l'origine

d'institutions qui irriguent notre société : Code civil, lycée, baccalauréat, Légion d'honneur, préfets, etc. Qu'importe que son ombre ait écrasé tout le romantisme du XIXème siècle et qu'il existe sur lui « *plus d'écrits que de jours depuis sa mort* » (Jean Tulard). Malgré tout cela, son influence est outrageusement masquée, on refuse de le célébrer et même de le commémorer. Alors que des millionnaires japonais et américains s'arrachent son bicorne à coups de milliers de dollars, nos élites françaises se bouchent le nez quand elles passent non loin des Invalides.

Que révèle cette mise en scène de l'*intelligentsia* française ? Avant tout une inculture crasse. Les responsables politiques ne comprennent plus Napoléon car

ils ne savent pas ce qu'est l'Histoire. Dans un monde obsédé par l'idée de rentabilité, de gain, l'Histoire paraît être un investissement digne de peu d'intérêt. Cette capacité

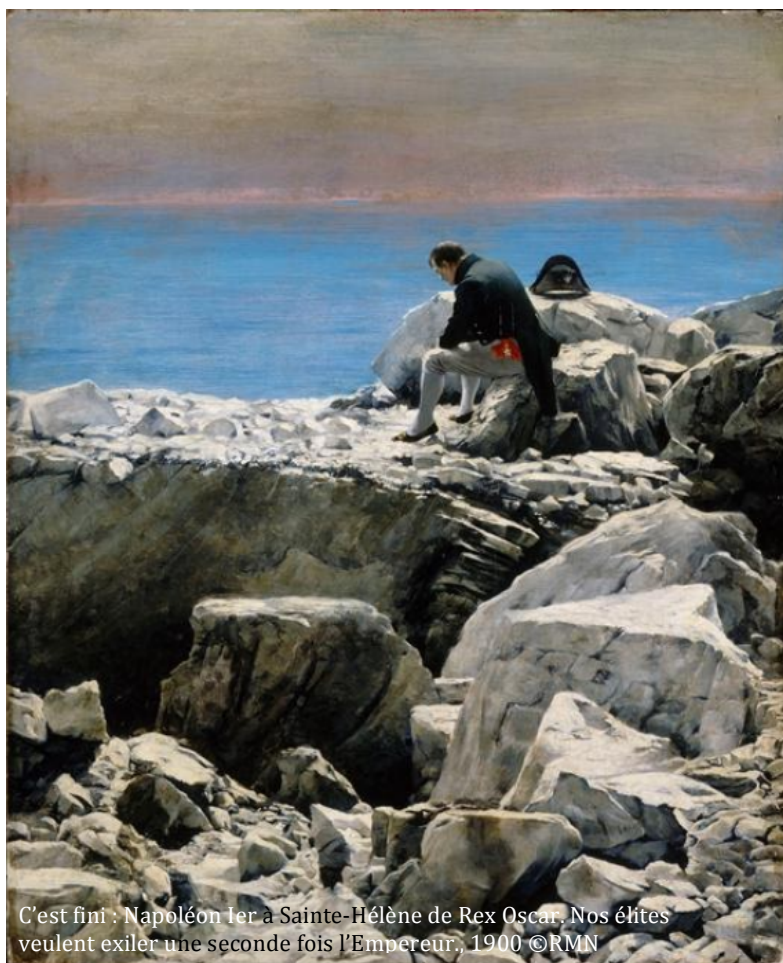
de savoir qui nous étions, pour comprendre qui nous sommes et savoir où nous allons, a été oubliée. Il est intellectuellement bien plus satisfaisant d'appliquer nos critères aux siècles qui nous ont précédés. C'est l'occasion de s'acheter, à moindres frais, une posture d'intellectuels respectables en jugeant et condamnant nos pères qui ne sont plus là pour se défendre. Au regard des ravages que cela produit, il n'est pas surprenant que les professeurs d'Histoire assèment à leurs élèves, sans jamais se lasser, que le plus grand écueil historique est l'anachronisme.

Si l'inculture peut expliquer des choix du gouvernement, la politique est un autre problème. Une simple promenade dans Paris ces derniers jours permet de se rendre compte que tous les événements ne se valent pas aux yeux de nos dirigeants. Les nombreuses affiches qui annoncent l'anniversaire des 150 ans de la Commune font la part belle à un épisode sanglant de l'Histoire de France. Bonaparte, vu comme le bras armé d'une droite putschiste, n'a pas le droit de cité alors que le

Alors que des millions japonais et américains s'arrachent son bicorne à coups de milliers de dollars, nos élites françaises se bouchent le nez quand elles passent non loin des Invalides

dernier grand fait d'armes de la gauche révolutionnaire a pignon sur rue. Quinze ans d'épopée impériale contre quelques semaines d'utopie révolutionnaire : alors que la répercussion culturelle des deux événements n'est pas la même, loin s'en faut, la disproportion commémorative est significative. Certains ont décidé de réécrire notre Histoire. À quand le retour des cendres de Napoléon à Saint-Hélène ?

L'Histoire au centre de la culture



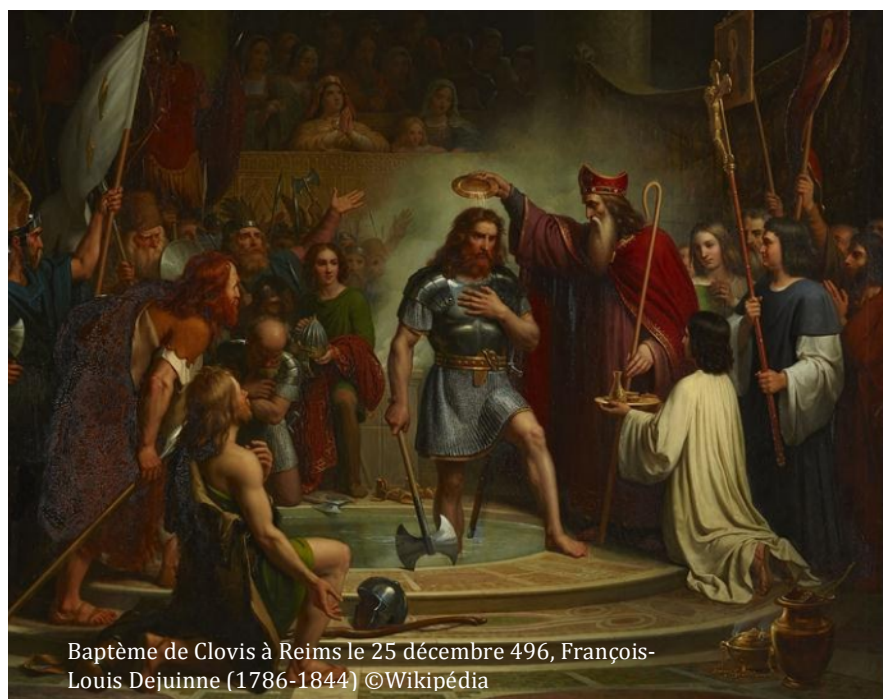
C'est fini : Napoléon Ier à Sainte-Hélène de Rex Oscar. Nos élites veulent exiler une seconde fois l'Empereur, 1900 ©RMN

Commémorer n'est pas célébrer. Du latin *commemorare* (se rappeler, se souvenir de), la commémoration implique seulement de faire mémoire d'un événement qui a eu lieu. Les pays honorent tous les anniversaires des grandes heures de leur histoire qui, seules, donnent un sens à leurs mœurs, leurs habitudes, leurs peurs, leurs idéaux, en un mot leur culture. Ces événements, bons ou mauvais, ont existé quoi que nous fassions. Nous vivons déjà leurs conséquences, les oublier volontairement ne ferait que obscurcir notre quotidien. Les royalistes pour-

Quoi qu'en pense notre Président qui affirmait « *qu'il n'y a pas de culture française* », une connaissance de l'Histoire de France, sans même être exhaustive, démontre le contraire. À l'heure où la diversité est louée, pourquoi ne pas mettre en valeur la culture plurielle qui a fait notre pays ? Cette diversité de la culture française s'est amalgamée autour de trois lignes de force. En effet, il est bon de rappeler que la France est le fruit d'un double adoubement romain. L'héritage gréco-romain reçu grâce à la colonisation romaine du premier siècle

avant notre ère, et la religion catholique romaine transmise pendant 1 600 ans sur notre sol et dont l'imprégnation culturelle n'est plus à prouver. Le troisième pilier de notre culture est une tradition étatique forte. Notre pays s'est formé autour d'un État centralisateur qui a fédéré autour de lui un vaste territoire, brisant peu à peu, et souvent violemment, tout type de contre-pouvoir. « *La France fut faite à coups d'épée* » disait le général De Gaulle. C'est en effet à cet État fort que nous devons nombre d'influences plus modestes, mais pas moins réelles qui ont balayé

notre pays et enrichi notre culture. La culture italienne qui a irrigué la Renaissance ne nous est-elle pas parvenue par les sanglantes guerres d'Italie que des rois, avides de conquêtes et de gloire, ont organisées ? « *Nous sommes des nains juchés sur les épaules de géants* », alors profitons de cette hauteur de vue que nous offrent les siècles pour apprécier notre culture à sa juste valeur en redonnant à l'Histoire toute sa place. ■



Baptême de Clovis à Reims le 25 décembre 496, François-Louis Dejuinne (1786-1844) ©Wikipédia

raient arrêter de commémorer l'exécution de Louis XVI que la République continuerait d'exister. À une époque où l'apprentissage de l'Histoire décline au sein d'une structure scolaire au bord du gouffre, les politiques ne devraient pas faire l'impasse de la commémoration. L'Histoire est l'arbre généalogique de la culture, elle en explique les méandres, elle en révèle les filiations et les influences, mais aussi le génie propre des peuples.

Notre-Dame de Paris : quand le patrimoine littéraire défend le patrimoine architectural

Par Ombeline Chabridon

La culture est une communion : la notion corollaire de patrimoine implique un héritage. La culture est ce bagage dont nous sommes tous dépositaires, et l'incendie de Notre-Dame de Paris, en suscitant l'émotion à l'échelle mondiale, a manifesté cette dimension nationale mais aussi universelle du patrimoine.

J'étais à la recherche de textes littéraires évoquant Notre-Dame pour commémorer les deux ans de l'incendie, quand je suis tombée sur un texte de ce cher Joris-Karl Huysmans intitulé « La symbolique de Notre-Dame de Paris », paru dans *Trois églises et trois primitifs*. J'y ai trouvé, déconcertée, d'acides jugements sur les architectes et les historiens, et tout particulièrement sur les chartistes...! Huysmans les accuse de « matérialisme » à l'égard des monuments. Il leur reproche de ne voir, dans Notre-Dame, qu'un simple corps de pierre, et, en se contentant de décrire et d'étudier l'édifice d'un point de vue historique ou architectural, de faire œuvre

de physiologistes. « Ils n'ont vu que la coque et l'écorce ; ils se sont obnubilés devant le corps et ils ont oublié l'âme. » Huysmans prône, à l'inverse, une approche symboliste des monuments : la symbolique, c'est « la science d'employer une figure ou une image comme signe d'une autre chose. » Loin des « leçons d'orthopédie monumentale » et des « pédantesques balivernes » débitées par ces vulgaires chartistes et autres historiens, suivons les sages conseils de Huysmans, et élevons-nous sur les plumes légères des auteurs qui ont fait de Notre-Dame « une cathédrale de poésie » (Michélet).

Au lendemain de l'incendie de notre cathédrale, en avril 2019, paraissait chez Points une mince anthologie de textes littéraires sur Notre-Dame. De Rabelais à Sylvain Tesson, en passant par Prévert et Balzac, le recueil remplit la mission que lui assigne cette phrase imprimée sur la couverture : LE PATRIMOINE LITTÉRAIRE DÉFEND LE PATRIMOINE ARCHITECTURAL. A la lecture de ce bref ouvrage, ce qui frappe, c'est la diversité des points de vue. Aucun auteur n'exprime le même sentiment devant le saint édifice : ils sont les divers instruments d'une même symphonie. Ce qui fait la richesse de tout chef-d'œuvre en effet, c'est bien la multiplicité des échos qu'il trouve, et un chef-d'œuvre n'a de valeur que dans la mesure où il rencontre une résonance dans le cœur des hommes. Ce qui frappe, donc, dans cette petite anthologie, c'est que, de François Villon à Sylvain Tesson, les auteurs manifestent des émotions toutes particulières et différentes. Avec ceci en commun toutefois, qu'ils soulignent la même sensation de gigantisme, qu'il soit symbolique, physique ou religieux : certains sont frappés par la structure imposante de la cathédrale, « *lourde comme un éléphant et fine comme un insecte* » (Anatole France), d'autres sont admiratifs des symboles immenses dont elle est chargée (« *Notre-Dame est un tout sublime* », selon George Sand), d'autres encore s'y ouvrent brutalement à la Foi (« *En un instant mon cœur fut touché et je crus* », Paul Claudel). Sans prendre le risque de les paraphraser médiocrement, je laisserai ici toute la place à ces écrivains dont les cœurs ont résonné au son des cloches de Notre-Dame.

Ainsi, « *l'ombre mortelle de Notre-Dame*



La flèche de Viollet-le-Duc s'est effondrée le soir du 15 avril 2019. ©Wikipedia

lourde / comme un siècle de pierres et de prières » (Philippe Soupault) traverse les âges, marquant le paysage parisien et toute la culture française de sa silhouette familière. Silhouette plutôt massive, certes, que Zola représente ainsi dans son roman *L'Œuvre* : « *Vue du chevet, colossale et accroupie entre ses arcs-boutants, pareils à des pattes au repos, dominée par la double tête de ses tours, au-dessus de sa longue échine de monstre* ». Pour Huysmans qui, une fois de plus, ne mâche pas ses mots, il y a une symbolique à trouver derrière cette lourdeur-même : « *Les tours sont mastoques et sombres, presque éléphantes ; fendues, dans presque toute leur longueur, de pénibles baies, elle se hissent avec lenteur, et pesamment, s'arrêtent ; elles paraissent accablées par le poids des péchés, retenues par le vice de la ville au sol* ». Notre-Dame, quoique massive, est ciselée par le gothique flamboyant et la culture médiévale, en même temps que par le « *génie de l'architecte* » conjugué au « *caprice de l'artiste* » (G. Sand).

Or, le grand poète de Notre-Dame, celui qui « *a bâti, à côté de la vieille cathédrale, une cathédrale de poésie, aussi ferme que les*

Aucun auteur n'exprime le même sentiment devant le saint édifice

fondements de l'autre, aussi haute que ses tours » (Michelet), c'est, et pour toujours, Victor Hugo. Le poète Gérard de Nerval souligne ce lien essentiel qui unit désormais Hugo à Notre-Dame : « *Bien des hommes*

de tous les pays de la terre / Viendront pour contempler cette ruine austère, / Rêveurs, et relisant le livre de Victor » Théophile Gautier renchérit et donne à Quasimodo une place fondamentale au cœur de l'édifice : « *La présence de cet être extraordinaire faisait cir-*

culer dans toute la cathédrale je ne sais quel souffle de vie. Il semblait qu'il s'échappât de lui, du moins au dire des superstitions grossissantes de la foule, une émanation mystérieuse qui animait toutes les pierres de Notre-Dame et faisait palpiter les profondes entrailles de vieille église [...]. On eût dit qu'il faisait respirer l'immense édifice. »

Mais Notre-Dame, au-delà de la prouesse architecturale dont on peine à prendre la mesure, au-delà du symbole religieux et de l'héritage médiéval, Notre-Dame c'est aussi et avant tout l'âme de Paris : « *Paris vu de son cœur, à son plus mystérieux, avec ses bruits voisins, estompés par le fleuve multiple où descendait une péniche, une longue péniche aux bords peints au minium, avec du linge séchant sur des cordes, et des ombres qui semblaient jouer à cache-cache à son bord... »* (Louis Aragon, *Aurélien*)

Et je terminerai avec ce bon Marcel Proust qui, pour une fois, s'est fait concis : « *C'est que Notre-Dame faisait précisément partie de Paris* ». ■



"Notre-Dame accroupie entre ses arcs-boutants..."

Notre-Dame, Gravure de 1860

©Geneanet

HISTOIRE DE L'ART

L'assembleur d'images

Par Lucie Mottet

Parler de culture en peinture reviendrait-il à interroger les références employées dans le tableau ? Gustave Moreau sut puiser, à un siècle où la référence culturelle en peinture devenait un lieu commun, les sources d'une peinture foncièrement originale dans une immense érudition.

La peinture académique du XIX^{ème} siècle se voulut bien souvent une peinture de référence, marquant âprement ses emprunts à l'histoire de l'art. On lui reprocha fréquemment cette présence trop forte de la citation, jugeant, sévèrement parfois, une absence de génie propre à l'artiste.

L'art de Gustave Moreau est tout autre. S'il passe effectivement une grande partie de sa formation à étudier, croquant puis copiant minutieusement les artistes italiens (il s'appliquera à reproduire deux mois durant les fresques de la chapelle Sixtine), les œuvres qu'il présente aux Salons à partir des années 1860 marquent par leur style profondément original. Ce au point que Ary Renan, qui fit paraître en 1900 un catalogue de l'artiste, avance cette analyse :

« Le voyage de deux ans qu'il a fait en Italie a nourri chez lui je ne sais quelle passion innée pour l'Antiquité [...] ; en revanche, il revient sans avoir rien emprunté à la Renaissance italienne : ni thèmes, ni sentiments, ni style. Il ne lui doit que le secret de bien peindre, au sens le plus littéral. [...] Moreau arrive donc d'un bond à l'apogée de son style original. »

La référence pour donner lieu au mystère

Parmi les œuvres qu'il présente en 1866, la *Jeune fille Thrace portant la tête d'Orphée* (Musée d'Orsay) se distingue par l'originalité de son sujet et sa finesse



Jeune fille thrace portant la tête d'Orphée, huile sur bois, 1865, 99,5 x 155 cm, Musée d'Orsay.

d'abord à ce « *secret de bien peindre* » en imitant techniquement les modèles italiens, peignant en premier lieu à l'huile sur un panneau de bois.

Devant un paysage vaporeux aux formes rocailleuses, ne comportant aucune habitation humaine comme on en retrouve chez Vinci, une jeune femme en *contraposto* porte la tête d'Orphée sur sa lyre, la contemplant, les yeux mi-clos. La jeune Thrace semble absorbée dans une méditation très calme. Ici, point d'éclats de lumière, ni de gestes théâtraux. Les seules "sonorités" de la scène sont produites par des bergers jouant de la flûte. Très peu de personnages figurent sur le tableau. La figure féminine est empreinte de douceur, soutenant avec une très grande délicatesse la tête du poète. On s'approche d'une représentation de Pièta.

Moreau puise son sujet à la littérature dans les *Métamorphoses* d'Ovide (XI, 1-84), où Orphée, après avoir définitivement perdu Eurydice, refuse les avances des Ménades. Celles-ci, outrées de se voir méprisées, le démembrèrent. Sa tête et sa lyre sont jetées dans l'Hèbre, et échouent sur le rivage de Lesbos. Cependant, le peintre crée de toutes pièces cette scène étrangement apaisée, nimbée de mystère, d'une jeune fille recueillant la tête du poète. L'horreur du drame des Ménades se place en contre-point avec la calme mélancolie émanant du tableau aux lignes pures et maîtrisées.

Moreau donne à voir dans le même temps toute une variation autour de la lyre, telle une réflexion sur le rôle de la poésie. La tête d'Orphée repose sur son instrument, symbole du poète et du musicien. Aux pieds de la jeune Thrace se trouvent deux tortues, animal dont la carapace aurait servi à fabriquer la première lyre. À ces tortues répondent la flûte des bergers, qui peut tout autant s'opposer à cette musique considérée

comme divine, qu'en assurer la pérennité. Le chancre est mort mais la musique lui survivra.

« *Ni thèmes, ni sentiments, ni style* » : par la création pure du sujet de son tableau, certes emprunté aux anciens, Moreau dévoile la forte originalité de son art, riche d'un héritage culturel parfaitement maîtrisé mais finement employé au service d'une représentation symbolique, presque mystique.

Moreau dévoile la forte originalité de son art, riche d'un héritage culturel parfaitement maîtrisé mais finement employé au service d'une représentation symbolique, presque mystique

Ancrage religieux et message mystique

Quelques années plus tard, Moreau présente une aquarelle au Salon de 1869, qui témoigne à nouveau de ce style à la fois extrêmement personnel et référencé de l'artiste. *La sainte et le poète* (collection particulière) reprend en effet de nombreux codes d'une Annonciation de la Renaissance italienne : cette représentation d'un jeune homme devant une femme semble

citer celle d'un ange agenouillé, mais la lyre remplace ici les ailes de l'ange. Comme chez Fra Angelico, on retrouve la colonne entre les deux personnages, le contraste entre un jardin terrestre désordonné à l'extérieur, et un jardin soigné à l'intérieur. L'architecture est riche d'une ornementation aux nombreux détails, et dans l'angle inférieur droit du tableau, se tient un lys habituellement associé à la Vierge Marie.

La sainte de l'aquarelle n'est cependant pas la mère du Christ, mais sainte Élisabeth de Hongrie, figure qui fascine Moreau. Il la représente en effet à plusieurs reprises lors du "miracle des roses". Il ne s'agit plus d'une Annonciation où Marie accueille le message de l'ange, mais d'un tout autre échange : le poète reçoit les roses de la sainte, peut-être roses mystiques pour son art et son inspiration. Moreau dote la poésie d'une très haute spiritualité, et l'élève au rang de religion.

Figure de proue du symbolisme

Gustave Moreau ne s'arrête pas à ce travail d'une grande maturité classique. Ces deux exemples permettent déjà d'entrevoir le travail d'orfèvre de l'artiste dans la minutie des détails. Reprenant les formes rapportées par les dessins d'architectes-explora-

teurs du XIX^{ème} siècle, ainsi que les motifs des miniatures persanes, le peintre donne progressivement un aspect particulièrement décoratif à son œuvre. C'est ce qu'il laisse entrevoir dans *Le triomphe d'Alexandre le Grand* (Musée Gustave Moreau). Moreau s'impose ainsi comme l'une des figures de proue du symbolisme en peinture, souhaitant laisser place au mystère, donnant à voir

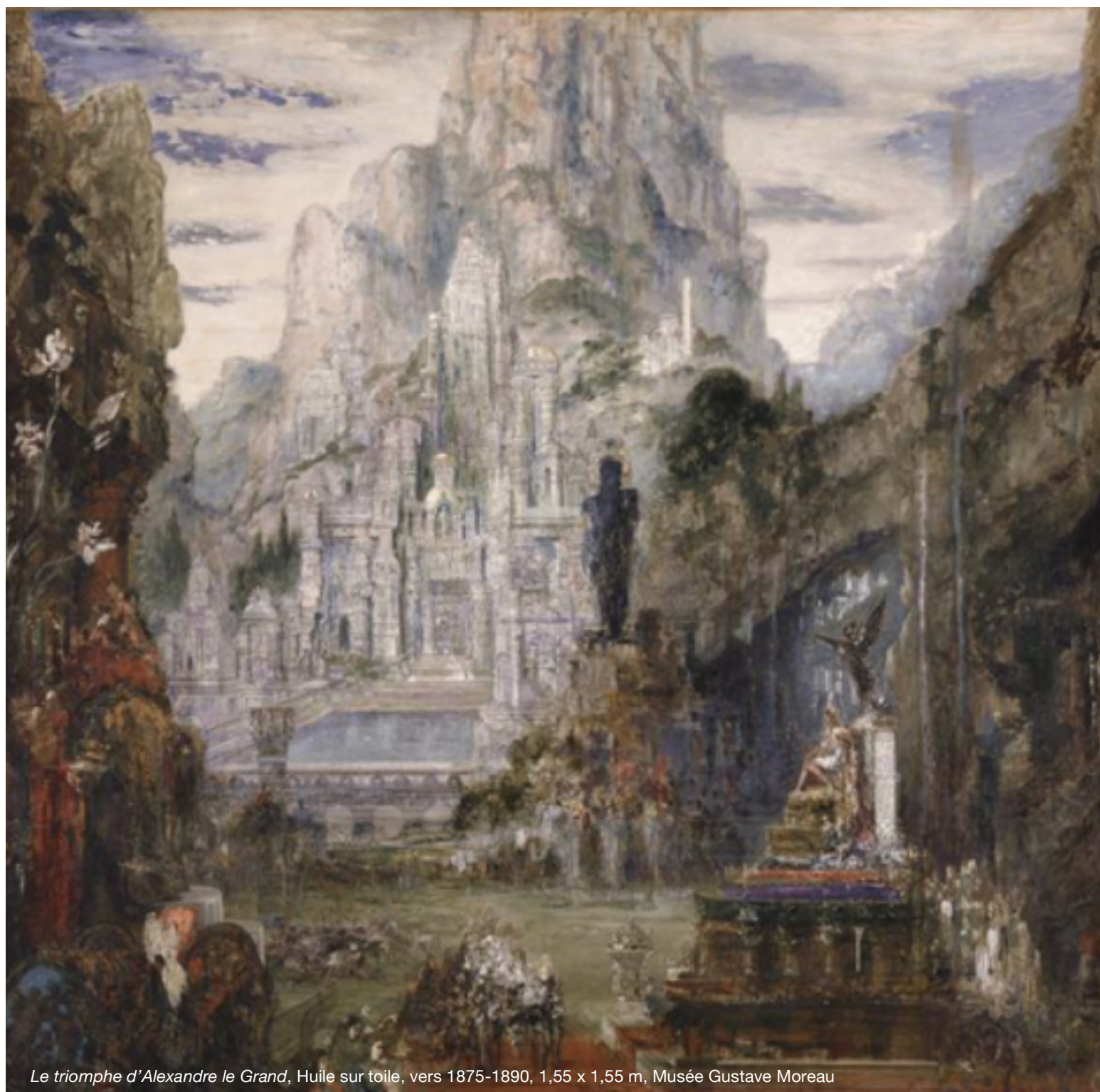


La sainte et le poète, aquarelle sur papier, 1869, collection

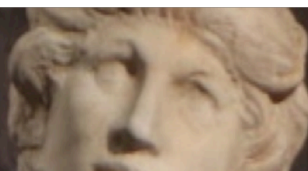
l'idée à travers le symbole.

L'art foncièrement original de Moreau ne réside pas dans la création *ex nihilo* d'une peinture. Elle foisonne au contraire d'une multitude de motifs de différentes cultures pour multiplier les symboles et les corres-

pondances. Cet art de la citation se dédouane de tout cadre spatio-temporel. Il ne s'agit plus de convoquer la culture de celui qui regarde, mais de l'inviter à déchiffrer les signes pour l'emmener vers une réalité supérieure. ■



Le triomphe d'Alexandre le Grand, Huile sur toile, vers 1875-1890, 1,55 x 1,55 m, Musée Gustave Moreau



La culture pour vivre

Par Emmanuel Hanappier

Alors que notre société traverse plusieurs crises majeures qui en affectent tous les domaines, la notion de “culture” et les questions qu’elle suscite se font toujours plus pressantes dans le débat public ; elles sont au cœur des tensions politiques et idéologiques. Si précieusement conservée dans nos villes et nos musées et si admirée à travers le monde, la culture avive toutes les passions.

L’homme, cet être de culture

Le mot “culture” est de toute évidence ambigu, et cette ambiguïté se trouve exprimée dès l’Antiquité romaine à travers la notion de « *cultura animi* » que développa Cicéron, puisque sous des rapports différents, une terre et un individu peuvent être dits « cultivés ». Ce lien étroit qui demeure dans notre langue témoigne d’une réalité anthropologique. La culture correspond à un processus, à un travail, elle est indissociable d’une production. Dans *Les Pensées d’un biologiste*, observant que « *de tout ce que l’homme a appris, éprouvé et ressenti au cours des siècles, rien ne s’est déposé dans*

son organisme », Jean Rostand concluait que la culture, ou plutôt la civilisation, est nécessairement « *en dehors de l’Homme* », c’est-à-dire exprimée à travers des productions « *dans les bibliothèques, dans les musées et dans les codes* ». Si l’auteur distingue dans cet ouvrage les deux notions de culture et de civilisation, c’est parce que, plus étroitement que la culture, la civilisation est liée à la politique et dépend de l’existence d’un État.

Une première acception du mot “culture” désigne abstraitement ce par quoi l’existence humaine s’élève au-dessus de la pure animalité. Il s’agit d’un phénomène propre à l’être rationnel, qui témoigne donc de notre humanité. Dans un deuxième sens,



L'inspiration de saint Jérôme, Johann Liss, 1631

la culture se rapporte à une population donnée et à une époque donnée, elle correspond aux habitudes et aux représentations mentales admises et transmises au sein de la société. Il s'agit autant des lois que des coutumes, des conventions, des langages, des croyances ou encore des valeurs qui forment le tout qui est l'élément immédiat de la vie commune d'une société. Enfin, dans un troisième sens, la culture a pour objet l'individu qui, à travers la pratique de l'esprit, réalise sa propre humanité, au sein d'une société. La culture désigne alors les sciences, la philosophie, la littérature et

toutes les formes d'art. Elle est donc indissociable de faits particuliers et de réalités supérieures. C'est pourquoi, si elle représente un travail, une production ou encore un perfectionnement, elle porte aussi une valeur téléologique, c'est-à-dire une valeur qui constitue un rapport à une finalité. En cela, la culture est proprement humaine puisqu'elle correspond à la tension permanente de notre être en vertu d'une finalité rationnellement connue.

L'évolution de la notion au fil des siècles

Cicéron fut à l'origine de cette conception classique de la culture puisque le processus, qu'il décrivait

comme analogique à celui du travail de la terre, traduisait aussi la notion grecque de « *paideia* » désignant « *le traitement appliqué aux enfants pour qu'ils deviennent hommes* ». Ce sens du mot culture ne s'est répandu en France qu'au XVIII^{ème} siècle et évolua surtout à travers les écrits des philosophes romantiques allemands du siècle suivant. La culture devint l'expression d'une certaine force propre, dont le plein développement se serait réalisé à travers la puissance politique. La culture est alors le point de départ d'une prise de conscience d'un génie particulier, et cette affirmation

d'un principe immanent, non plus transcendant, est à l'origine du nationalisme tel qu'il s'est développé au XXème siècle en Europe.

Cette rupture profita au développement de l'ethnologie ainsi qu'à celui du relativisme qui trouva à s'exprimer dans cette science. L'écrivain et ethnologue Claude Lévi-Strauss déclara dans un essai intitulé *Race et culture* que la lutte contre les discriminations des peuples s'inscrivait paradoxalement dans « *un même mouvement qui entraîne l'humanité vers une civilisation mondiale destructrice de ces vieux particularismes auxquels revient l'honneur d'avoir créé les valeurs esthétiques et spirituelles* ». Il manifeste ainsi que la civilisation entreprend maintenant de déconstruire à travers l'uniformisation des cultures, les valeurs jusque-là admises. Cette « *forme de sécurité symbolique, intellectuelle et morale* » se trouve, en effet, d'abord ancrée de diverses façons dans nos cultures. Si elles sont « *recueillies précieusement dans les bibliothèques et les musées* » c'est parce que cette civilisation craint « *de ne pas être capable* » d'en produire d'équivalentes. Un seul ressort subsiste donc à la civilisation, celui de l'Etat et de la législation qui tendent à imposer un rapport nouveau aux individus, à la Justice, à la vie, à la mort...

La culture au secours de la civilisation

Cependant, si la culture se rapporte à une société plutôt qu'à un État, elle se distingue aussi de la civilisation par sa permanence, comme le montrent les exemples de la Grèce antique et des empires romains qui ont survécu, à travers leur culture, à la chute de leurs institutions. Dans un célèbre discours prononcé en 1966, André Malraux précisait cette distinction et définissait la



L'esclave rebelle, Michel Ange, 1515 ©Wikipédia

culture comme « *ce qui répond à l'Homme lorsqu'il se demande ce qu'il fait sur cette terre* ». Ce rapport transcendant que l'Homme entretient par la culture se trouve hautement manifesté par la religion qui en est un élément majeur, sinon le premier, puisque ses rites font ressortir un certain rapport à Dieu et puisqu'elle résout les problématiques les plus profondes de notre existence. Les deux termes de "culture" et de "culte" trouvent d'ailleurs leur racine dans le mot « *cultura* » désignant en latin le fait de travailler la terre et le fait d'honorer. De même, l'art est un élément éminemment culturel parce qu'il signifie une compréhension des réalités du monde à travers les formes qu'il produit. C'est ce qu'exprime Hannah Arendt dans *La crise de la culture* où elle décrit l'artiste comme « *le producteur authentique des objets que chaque civi-*

La culture peut donc se passer de la puissance d'un État : elle perdure au-delà des civilisations et en forge de nouvelles

lisation laisse derrière elle comme la quintessence et le témoignage durable de l'esprit qui l'anime ». La culture peut donc se passer de la puissance d'un État : elle perdure au-delà des civilisations et en forge de nouvelles.

La richesse de notre culture réside dans le fait qu'elle est à la fois singulière dans ses modes et universelle dans ses objets, qu'elle est individuelle mais aussi collective, qu'elle conjugue enfin toutes nos aspirations. C'est pourquoi, elle est, selon les mots de l'écrivain et mécène con-

temporain Jacques Rigaud qui y plaçait toute son espérance, « *l'élan vital de l'Homme* » et « *cette tension de dignité qui maintient debout l'esclave enchaîné de Michel-Ange* », car oui, parce que c'est en elle que réside la noblesse de l'Homme. La culture est un acte de résistance. ■

La culture se meurt de ceux qui la font

Par Alain d'Yrlan de Bazoges

Si même après les César de l'année dernière vous gardiez un quelconque intérêt pour la culture, c'est est fini cette année : car c'est pire !

La culture est un sujet large, trop large, et l'on aurait, en temps normal, bien du mal à trouver un angle, une idée, un prisme pour en parler dans un article si modeste, dont l'objectif est d'ailleurs de parler d'actualité plus que de faire une vague critique artistique. Conséquence heureuse d'une période malheureuse, c'est bien ici l'interminable crise sanitaire qui m'a facilité la tâche car en tuant le monde artistique et culturel, elle me le rend alors bien plus simple à traiter.

Ce n'est pas pour autant avec joie que je me penche sur le sujet qui nous occupe principalement ici, à savoir la 46^{ème} cérémonie des César, car traiter d'un tel événement nécessite de s'y intéresser, et comme nous le verrons, c'est une activité que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi.

Cette cérémonie s'est donc déroulée le vendredi 12 mars à l'Olympia, dans un contexte particulièrement tendu avec la crise sanitaire et ses conséquences pour le monde de l'audiovisuel français, mais aussi car cette édition en suivait une très tendue, celle où l'actrice Adèle Haenel s'était notamment indignée de l'attribution du César de la meilleure réalisation à Roman Polanski pour son *J'accuse* !

Comment passer après une édition si politique, si fracassante ? C'est simple, il faut faire encore pire, histoire de vraiment s'assurer que personne ne voudra regarder l'édition 2022. D'ailleurs, le choix ne se posera peut-être même pas, quand on sait que Canal + et Vivendi s'interrogent sur la poursuite de la diffusion des César.

L'année dernière, nous n'avions eu que la sortie fracassante d'une actrice, cherchant à dénoncer le soutien du monde cinématographique pour un homme accusé de viol. Cette année, nous avons eu un discours d'un communautarisme puant, rendant hommage à Adama Traoré, coupable d'agressions sexuelles répétées sur son co-détenu sous la contrainte d'une fourchette en 2016. Adèle Haenel conspue Polanski car il est accusé de viol, Jean-Pascal Zadi rend hommage à Adama Traoré même si c'est un violeur avéré. Preuve s'il en est que le prisme racial l'emporte sur tous les autres chez cette gauche américanisée.

Passons sur les nominations, car elles ne sont malheureusement plus l'événement principal de ce spectacle de l'entre-soi germanopratin. Preuve en est qu'Albert Dupontel, dont *l'Adieu les cons* a remporté en tout sept récompenses n'avait même pas fait l'effort de venir. Si les artistes talentueux ne viennent pas, qui reste-t-il ? Il reste des gens comme Marina Foïs qui, n'ayant jamais reçu de César malgré cinq nominations, cherche à faire oublier son manque de succès par des discours politiques. Tout comme Robert De Niro a cherché à survivre médiatiquement à son passage à vide des années 2010 en se rêvant l'un des figures de l'anti-trumpisme, Foïs s'est voulue la championne de l'opposition au gouverne-

ment. En résulte un discours trop long, trop gênant, trop vulgaire, dont on ne retiendra que le ramassage de crottes de chien en introduction et ce qui se voulait être une *punchline* sur les pâtes au gorgonzola de Roselyne Bachelot. Seul le Huffington Post a eu la force (ou l'aveuglement ?) d'applaudir ce discours. Car je dois avouer ne pas trop en comprendre la pertinence. Pourquoi critiquer la ministre de la Culture pour des mesures sanitaires dont elle n'a pas le choix ? Pourquoi cracher dans la seule main qui vous nourrit, car ce n'est clairement pas l'engouement du public français qui maintient en vie le monde cinématographique ? J'ai beaucoup de mal avec ce genre de critiques naïves et insensées, car elles m'inciteraient presque à dire du bien du gouvernement.



Mariana Foïs et son sac de crotte de chien ©POOL/REUTERS

Mais n'oublions pas le clou du spectacle, le point d'orgue de cette cérémonie de la vulgarité élitare, l'apothéose de cette course au faussement choquant, la « « « performance » » » de Corinne Masiero. L'actrice semble avoir cru "choquant", "puissant" que de s'être entièrement dévêtue sur la scène des César et d'exposer un corps

flasque où étaient écrits des messages de soutien aux intermittents du spectacle. On l'entend, depuis, déplorer dans les journaux les critiques acerbes qu'elle a reçues, preuve, selon elle, que c'était un acte politique fort, contre une société « *patriarcale et sexiste* ». Entendons-nous bien, cette performance n'a rien de choquant, nous ne sommes plus dans une société puritaine, où le corps est un tabou. Au contraire, nous sommes surexposés aux corps nus ou semi-nus à longueur de journée. L'avalanche de réactions négatives ne vient donc pas d'une indignation morale, mais bien au contraire d'une indignation visuelle. Notre société



n'a pas de réaction puritaine contre un corps libre, mais une réaction esthétique contre un corps laid, flasque, bref le corps d'une femme de 57 ans. La raison pour laquelle tant de gens sont choqués est que cette cérémonie vient définitivement briser l'image de *glamour* et de sophistication que l'on pouvait avoir du cinéma français. L'inconscient collectif avait encore en tête l'élégance de Delon, le panache de Belmondo, la beauté de Deneuve, bref, de tous ces noms qui viennent à l'esprit du Français moyen quand on lui parle de la grandeur du cinéma national. Ce soir-là, devant le corps rabougri de cette communiste défraîchie,

l'illusion qui survivait encore a définitivement disparu.

Il ne nous reste devant les yeux que le constat navrant de ce qu'est devenu le *showbiz* français, un éventail qui va du centre gauche à la gauche radicale et qui, comme ses journaux, ne vit plus que sur les fonds d'un public qu'il méprise. 1,2 milliard d'aides en 2020 de la part de l'État, et donc des Français, et ils nous donnent en spectacle un mélange de communautarisme racial et de vulgarité. Eric Neuhoff le résume assez bien dans son *(Très) cher cinéma français* : « [le cinéma français] ressemble à Anne Hidalgo : sectaire, revêche, sans

grâce, empestant l'arrogance et la mauvaise foi ».

En attendant l'hypothétique jour où le financement public de l'audiovisuel sera repensé, trouvons au moins du réconfort dans le fait que le public français a d'autres accès à la culture, avec, par exemple, les nombreuses initiatives en ligne de l'Opéra de Paris et de différents musées. On notera également un certain regain de la lecture pendant les différents confinements, et manifestement un regain de l'écriture également, au point que Gallimard vient de demander, hier, aux écrivains aspirants de reporter leurs envois de manuscrits. Quelle que soit la qualité de ces manuscrits, ils ont l'avantage de ne pas contenir d'images de Corinne Masiero nue, et ça c'est déjà beaucoup. ■

ENTRETIEN EXCLUSIF



« La civilisation c'est le renouvellement d'un passé, certes accepté, mais transcendé à l'aune de l'esprit critique »

Propos recueillis par Alban Smith et Ombeline Chabridon

Dans un entretien accordé en exclusivité au journal La Fugue, Michel De Jaeghere livre son regard sur la culture. Directeur de rédaction du Figaro Histoire et des Figaro Hors-Série, il est au cœur de la réflexion sur notre identité, notre Histoire en un mot notre culture. Alors que cette dernière est brocardée et mise au rang des indésirables, Michel De Jaeghere revient dessus et nous donne toutes les clés pour saisir son importance, son caractère humain et humaniste.

Pour commencer, quelle est votre définition de la culture ?

Le mot vient de Cicéron : il se rattachait initialement à la culture de la terre et au culte des morts. Il est significatif que le mot *culture* soit ainsi lié à l'idée d'enracinement, de passé et de piété filiale. Il renvoie, chez Cicéron à l'idée que l'âme est comme la terre : elle doit être cultivée,

et cultivée par la philosophie. Si bien que la culture est un acte, un principe actif (et non un "bagage") qui permet d'éduquer l'âme pour la rendre sensible au beau et au bien, et qui l'amène à la contemplation du vrai. Cela répond à l'éternelle question sur son "utilité". Il faudrait parler de *culture de l'âme*. L'américain Allan Bloom a fait, dans *L'âme désarmée*, le point sur ce qui arrive à notre civilisation avec la disparition de la

culture générale. Il a montré à quel point cette privation du trésor d'expériences contenu dans les grands livres, les grandes oeuvres livrait les esprits "désarmés" à la tyrannie de l'instant, et les conduisait à vivre dans un monde où tout paraît sans précédent, où rien ne peut être valablement hiérarchisé. La culture est d'abord une école de discernement. Elle nous permet de nous connaître et de nous reconnaître dans un monde qui a été, avant nous, longuement exploré par de grands esprits dont la précieuse expérience est un enrichissement dont il serait criminel de se priver.

Quel est le lien entre culture et civilisation ?

Si la culture renvoie à la terre et aux ancêtres, à l'héritage, la civilisation renvoie à la cité : c'est ce qui rend la vie en cité possible et en même temps ce que la vie en cité rend possible. La cité est le lieu de la rencontre (c'est un carrefour d'hommes et d'idées) mais surtout de la délibération sur le Juste et le Vrai. Dans *civilisation*, il y a donc l'idée de rencontre des cultures et de confrontation d'héritages différents, d'appréciation critique. La culture est une transmission, un héritage, elle implique un enracinement, mais comme nous sommes corps et âme,

notre esprit est capable de dépasser cet enracinement par la confrontation avec d'autres traditions, d'autres cultures, pour s'ouvrir à ce qui est universel, ce qui est commun à toute l'espèce humaine et qui dépasse l'horizon de notre famille, de notre tribu, de notre peuple. La civilisation est ce moment où la tradition devient critique. Ou au contact d'autres cultures, notre héritage fait l'objet d'un respectueux émondage et, sans être renié, s'enrichit en assimilant les apports extérieurs qui ont pu être triés, appréciés, critiqués, adoptés. C'est ce moment où notre capacité à penser l'universel nous permet de porter un regard critique sur notre héritage et de le renouveler. La civilisation, c'est le renouvellement d'un passé, certes accepté, mais transcendé à l'aune de l'esprit critique, loin de toute fixité mortifère sur un héritage momifié. Conserver, c'est renouveler.



Michel De Jaeghere

Cela veut-il dire qu'il faut être ouvert d'esprit ?

Il y a un équilibre à trouver. La traduction littérale du titre américain de *L'âme désarmée* de Bloom est : *La fermeture de l'esprit américain*. Lévy Strauss a montré que toutes les cultures se sont toujours considérées comme supérieures aux autres. Le constat a conduit les élites occidentales à mettre leur propre héritage en procès. A proclamer la relativité de toute chose et la valeur équivalente de toutes les cultures. Or la culture occidentale est, dans l'histoire, la seule qui se soit intéressée et ouverte aux autres et qui ait tenté de les juger et de se juger elle-même en fonction d'une idée du Juste, du Beau et du Vrai. Les Grecs ont les premiers établi une échelle de valeur extérieure, qui ne juge pas de la valeur des choses d'après leur seule conformité aux usages, aux coutumes, mais en les confrontant à la contemplation de l'ordre du monde. En relativisant la civilisation occidentale, nos élites ont ignoré cette spécificité. Ils ont mis la civilisation occidentale sur un pied d'égalité avec toutes les autres cultures. Or celles-ci se jugent toutes supérieures, et elles n'ont pas les moyens conceptuels de se juger elles-mêmes. On a, par-là, promu au nom de l'ouverture à l'autre la fermeture des esprits au Vrai, le repli de chacun sur sa "communauté".

Athènes elle-même était encerclée sur terre par des remparts pour se protéger, parce que contrairement à l'idée imbécile selon laquelle les murs seraient illégitimes, il n'est pas de cité, partant, pas de civilisation sans

protection, sans frontière. Mais elle était aussi ouverte sur la mer. Elle attirait à elle idées et de productions venues de toute la Méditerranée (de Babylone, de Perse, de Syrie ou d'Egypte, d'Italie, de Carthage.), à l'abri des remparts qui lui permettaient de rester celle qu'elle était. Il me semble que c'est une belle image de la civilisation. Les Grecs étaient un peuple de marins prompts à explorer la mer immense, mais capables aussi de s'aligner comme un rempart de bronze pour défendre leur patrie, leur cité. Le miracle grec n'a pas eu d'autre secret.

Quelle est votre définition du classique ?

Une belle définition du classique est donnée par Maurras à propos des Grecs : "*Ils ont surpris le grand secret qui n'est que d'être naturel en devenant parfait. Tout art est là, tant que les hommes seront hommes.*" Le classicisme, c'est l'alliance de l'observation des invariants de la nature humaine avec notre aspiration à la perfection. C'est ce qui est Beau en étant Vrai. Ce n'est pas une beauté imaginaire et inaccessible, non plus qu'une vérité prosaïque et laide. Il s'agit, comme les statues grecques, de rester à l'échelle humaine (au contraire des colosses d'Egypte ou de Babylone), mais en l'élevant à un stade supérieur qui en exprime l'essence même. Représenter quelque chose qui nous ressemble, mais en mieux. Le classique remplit la fonction de la culture telle que l'a définie Cicéron: c'est un chemin pour cultiver l'âme. Elle a quelque chose de religieux, parce qu'elle mène en définitive à Dieu.

Qu'est-ce que *conserver* ? Est-ce garder tel quel, coûte que coûte ? Est-ce mettre au goût du jour pour séduire ?

L'idée de conservation du patrimoine date du XIXe siècle, au moment où on l'on a su tout reproduire, tout faire, grâce aux progrès de la technique, mais où, en même temps, en architecture, en sculpture (ce n'est pas aussi vrai pour la peinture et pas du tout pour la littérature où les ruptures ont été plus tardives) on a arrêté de créer des formes nouvelles, comme si notre inventivité s'était épuisée. Le XIXe siècle a été en architecture le siècle du pastiche, pas du tout celui de l'originalité. La conservation du patrimoine est apparue dans ce contexte. On n'avait pas auparavant le même respect pour le passé: on finissait une cathédrale en changeant de style, comme à Chartres où les deux flèches sont dissymétriques. A la fin du XIXe siècle, le patrimoine est devenu d'autant plus précieux que nous avons eu la conscience obscure que nous n'étions plus capable de faire aussi bien que nos devanciers. Les créateurs ont essayé de se renouveler en multipliant les ruptures de formes. Mais celles-ci étaient plus étonnantes que belles. Elles ont entretenu une nostalgie de la beauté passée, que nous nous sommes efforcés de sauver parce qu'on n'était plus capable de la renouveler. La modernité est fondée sur l'idée de rupture. Quand la tradition était vivante, on alliait les styles, et cela fonctionnait parce qu'on avait la même conception du monde. Aux époques précédentes, on n'avait pas peur de faire du neuf, parce qu'on avait la même âme, la même aspiration que les artistes du passé. Quand

on avait refait le chœur de Notre Dame, au XVIIe siècle, on n'avait pas craint d'y placer une statuaire qui n'était nullement inspirée de la sculpture gothique. Elle s'était pourtant magnifiquement mariée avec l'architecture qui l'avait précédée de plusieurs siècles. Pour la reconstruction actuelle, le problème n'est donc pas architectural, il est civilisationnel : on ne croit plus en Dieu, comment reconstruire une église ? Les projets qui ont fleuri prévoyaient des promenades piétonnes pour que les bobos puissent faire, le dimanche leur promenade en jouissant de la vue sur la Seine. Cela n'avait aucun sens parce que c'était en contradiction avec l'essence même de ce qu'est une cathédrale. Quand une époque est en rupture avec les précédentes, elle a plus de mal à se marier avec elles : soit elle saccage (pour faire du neuf), soit elle met dans le passé une bulle aseptisée (pour conserver le Beau, mais c'est une beauté quelque peu momifiée).

Comment expliquer le mépris de nos dirigeants pour l'Histoire ? Notamment avec le débat autour de la commémoration du bicentenaire de la mort de Napoléon...

L'enjeu est avant tout politique. On essaie aujourd'hui de nous imposer un changement de culture et de peuple, Si l'on criminalise tous les personnages de notre passé, c'est d'abord pour nous ôter l'envie de perdurer, pour nous faire consentir à notre disparition. On dit que l'Occident est animé par la haine de soi : je pense que c'est faux.

Nos élites s'adorent, mais elles ont la haine de leurs pères, parce qu'elles les ont reniés, faute de vouloir se plier elles-mêmes aux disciplines qui leur avaient permis d'édifier la civilisation dont elles ont té. L'hédonisme et la nouvelle philosophie *post 68* ne fonctionnent que par la criminalisation du passé, donc par le reniement. Cette rupture avec notre héritage ne se justifie que par la criminalisation de cet héritage : Vichy, la colonisation, mais aussi l'histoire de l'Occident en général.

Selon un sondage Ipsos, en 2020, 78% des Français ont le sentiment que la France est “en déclin”. Comment un pays ayant une assise culturelle aussi forte et aussi rayonnante que la France peut en arriver là ?

Les Français ont un sentiment général de déclin en raison de l'inefficacité d'un État, tentaculaire et impuissant, Cet Etat confisque la moitié de la richesse nationale et il s'est révélé incapable d'empêcher l'invasion de notre territoire, le recul de

notre culture, l'abdication de notre souveraineté. Ce qui m'étonne le plus avec ce chiffre, ce sont les 22% restants. Comment peuvent-ils croire que la France n'est pas en déclin?

La *cancel culture* est un phénomène qui prend de plus en plus d'ampleur dans notre espace d'expression. Cela représente-t-il un réel danger pour notre patrimoine matériel et immatériel ?

Selon Pierre Bourdieu, la culture est faite pour permettre aux élites de se reproduire : les familles bourgeoises imposent la culture générale comme un signe de reconnaissance leur permettant de conserver le pouvoir. Ces idées ont inspiré les réformes de l'Education nationale, qui ont entrepris, avec un certain succès, de multiplier le nombre des illettrés. Ceux-ci sont désormais une proie facile pour les manipulateurs qui ont entrepris de criminaliser notre héritage afin de nous amener à consentir à notre propre disparition. ■

NOS COUPS DE CŒUR ...

Les forges de Vulcain

Par Charlotte Chomard

A l'heure où la culture s'est arrêtée, où théâtres et musées restent hermétiquement fermés, des maisons d'irréductibles éditeurs résistent encore et toujours à l'envahisseur... Parce que la lecture est pour le moment le seul refuge culturel, intéressons-nous, une fois n'est pas coutume, aux travailleurs de l'ombre, à ceux qui donnent corps aux histoires, à défaut de leur donner vie. L'éditeur est une figure des coulisses. Tapie dans l'ombre, elle s'affaire pour réveiller les plumes. Pourtant, nous les connaissons mal ou du moins nous en connaissons peu, si ce n'est Galigrasseuil. La maison dont j'aimerais vous entretenir, Les Forges de Vulcain, est une modeste maison d'édition indépendante. Elle s'est forgé une identité forte et s'évertue, depuis maintenant dix ans, à faire naître un imaginaire foisonnant. Découvrir cette maison, c'est découvrir un univers éclectique, où les monstres côtoient les fées, où les vrais héros ne sont pas ceux que l'on pense, et où les méchants ne sont pas si rebutants. Si l'éditeur défend des textes étrangers, parfois même des essais, souvent drôles et décalés, c'est surtout son appétence pour l'imaginaire qui l'emporte dans la ligne éditoriale. Chaque roman publié

**AUX FORGES
DE VULCAIN**



flirte avec le genre fantastique, ou le genre de l'imaginaire. Parfois les lignes sont floues comme dans *La Dixième muse* d'Alexandra Koszelyk, où le héros semble partager une mémoire avec Guillaume Apollinaire, pourtant mort depuis longtemps, et nous n'aurons de cesse, nous lec-

teurs, de nous abandonner à cette même folie pour accepter comme lui l'inconcevable. Pour le roman d'Uther Pandragon, plus de doute, Merlin

est un enchanteur, et le Diable est son père, pourtant, dans ce monde magique que nous embrassons volontiers, demeure une troublante et saisissante résonance contemporaine. Mais la plus grande réussite de cette maison indépendante, c'est bien l'unicité d'une voix, celle qui rassemble, protège, défend, des textes différents et pourtant si proches. La voix de l'éditeur, qui, avant de vouloir faire du chiffre, veut faire de la littérature, veut faire vivre les histoires qu'on lui soumet et partager avec vous, lecteurs, son amour pour le livre. Comment le remercier pour son dévouement ? Arpenter les petites librairies et collectionner dans votre bibliothèque ses histoires qui vous feront rêver ! ■

Conversations après un enterrement par Yasmina Réza

Par Claire

L'enterrement d'un père, trois enfants dont les relations souffrent d'années de non-dits, une ex-amante qui ne sait pas vraiment pourquoi elle est là, un vieil oncle et sa nouvelle femme, une maison de campagne à la Tous-saint. Tels sont les éléments avec lesquels Yasmina Réza va jouer tout au long de la pièce *Conversations après un enterrement*. Plongé dans l'intimité de la journée qui suit un enterrement, on se retrouve spectateur, presque voyeur, et témoin des interactions, maladroitement mais touchantes.

Que peut-on dire après une journée éprouvante comme celle-ci ? Yasmina Réza nous offre d'un côté le profond silence et l'absence de mots, de l'autre les longues conversations mondaines, futiles et forcées de personnages en deuil et en colère les uns contre les autres. Une pièce qui se dévore, où chacun des silences et des points de suspension ont une saveur particulière. Yasmina

Réza touche par la simplicité de ses personnages, simplicité qui les anonymise, permettant ainsi de se retrouver ou de retrouver des connaissances dans les comportements et réactions. Un miroir placé devant nos yeux, mais sans jugement aucun. ■



Yasmina Réza ©babelio

Chassez la culture par la porte, elle revien- dra par les fenêtres

Par Ysende Debras

Initée le 4 mars 2021, l'occupation du théâtre de l'Odéon par des professionnels du monde de la culture se poursuit encore. Sur la place, devant ce lieu mythique qui n'en est pas à sa première occupation, se tiennent régulièrement des concerts, des performances de danse et autres manifestations culturelles. On y rit, on y chante, on y danse, on y parle. Bien sûr, tout ceci a pour but de protester contre les projets du gouvernement ("Gouvernement" comme on le trouve inscrit sur la façade du théâtre). Mais au-delà des revendications politiques, c'est un véritable

souffle de vie, de création qui s'est propagé de l'Odéon aux quatre coins de la France. Cette place qui résonne tour à tour de rythmes de *jazz* ou d'accords classiques, que font vibrer des chorégraphies de danse contemporaine ou de *french cancan* a un agréable goût de liberté retrouvée. Pour souffler un peu au milieu des couvre-feux, confinements, attestations et autres restrictions qui font notre quotidien depuis plus d'un an, venez faire un tour à l'Odéon. Vous y trouverez des gens, de la musique, de l'art... et ça fait du bien. ■





Nous contacter :
lafuguejournal@gmail.com

Nous suivre sur Facebook et Instagram :
[lafuguejournal](#)